

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de Mme Marie-Françoise Bechtel

Le 27 octobre 2001

Discours de bienvenue du Dr Guy Ebrard, Président de l'Académie de Béarn

Madame,

Coarraze-Nay bruissait toujours du ronronnement de ces métiers qui tissaient le coton, après le chanvre, le jute et le lin.

Coarraze-Nay était encore, en ce temps, l'emblème du travail du bois et de la fabrique de meubles, dans des usines florissantes qui accueillait avec bonheur la vaillance et l'habileté de ses fils.

Le Béarn de la plaine de Nay était, ici et là, celui d'une activité industrielle en marche et d'un pays en plein essor, au point qu'il fallait à l'administration en charge des travaux d'équipement, qui fleurissaient sur les routes avec autant de bonheur que poussait le maïs dans les champs, des hommes de confiance, des hommes courageux au travail. C'est au terme de sa captivité de prisonnier de guerre que se porte le choix de l'ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, particulièrement attentif au frémissement économique de la plaine de Nay, sur un jeune conducteur de travaux à qui il délègue toutes ses responsabilités. Il s'agissait de votre père, Gaston Cassiau. Son épouse était non loin, institutrice à Nay.

Les anciens maîtres d'école devenus instituteurs ou institutrices étaient par déférence appelés par les parents et par les élèves *Monsieur* ou *Madame*. L'école primaire avait gardé tous ses titres de noblesse.

C'est dans ce levain du service public à la base, dans toute sa simplicité, son authenticité, que devait naître à Coarraze, Marie-Françoise, dans la petite maison indiquée par un entrepreneur local à votre père.

Votre mère, Marie Sahores, portait en elle les gênes du canton de Navarrenx. Votre tante Hélène était institutrice aux côtés de votre oncle Victor Sahores, directeur d'école à Lurbe- Saint-Christau avant qu'il ne fût conseiller pédagogique. Son condisciple de promenade en 1926, en blouse noire, notre confrère et ami Jean-Jacques Cazaurang, nous a rejoint d'Issor et n'aurait manqué notre séance pour rien au monde, même s'il a gardé le souvenir du camarade si parfait, si bon en tout, qu'il devenait pour eux un exemple redoutable. Les hasards de la vie ont conduit mes pas de jeune médecin dans cette station thermale alors très renommée dans les milieux universitaires, mais sans vie ; elle cherchait un second souffle et je fus conduit, par mes maîtres parisiens de l'Hôpital Saint-Louis, à essayer de le lui donner, appuyé avec un grand bonheur des forces vives de la petite station où tenait, à côté du maire et de l'hôtel des Vallées, une place de choix votre oncle Victor. Vos parents sont appelés très vite, et vous avec eux, à rejoindre la « capitale » du Haut Béarn, Oloron, sa sous-préfecture. Marie Sahores, votre mère, est nommée directrice de l'école publique Saint-Cricq, alors que votre père, après ses débuts prometteurs, fut promu aux avant- postes du Béarn, chargé de l'Équipement de la vallée d'Aspe.

Et vous voilà tout naturellement élève au lycée d'Oloron, celui qui tenait ses origines de l'ancien séminaire. Louis Barthou quitta l'établissement pour le lycée de Pau. Vous y fîtes, vous, avec plus de constance, toutes vos études secondaires...

Studieuse sans doute, mais aussi très sportive : le ski, le vélo, la randonnée témoignent déjà de la détermination de votre tempérament. Vous ne cachez pas votre fidélité au groupe sportif du lycée.

Oloron c'est votre jeunesse. Les Pyrénées, le Gave, sont vos compagnons quotidiens. Le souvenir des poètes accompagne vos rêveries, Tristan Derême et Jules Supervielle, le prince des poètes, ne s'y était pas trompé... À croire que plus tard il eut pu écrire pour vous :

« Comme tu temps de mes pères, les Pyrénées écoutent aux
portes
Et je me sens surveillé par leur rugueuse cohorte
Le gave coule, paupières basses, ne voulant pas de différence
entre les hommes et les ombres
Et les pas entre les pierres qui ne craignent pas les siècles
Mais s'appuient dessus pour rêver
C'est ta ville de mon père, j'ai à faire un peu partout

Je rôde dans les lieux et monte des étages n'importe où
 Ces étages sont de moi comme une santé de montagne
 J'entre sans frapper dans des chambres que traverse la
 campagne. »

Votre campagne, c'est Asasp, Issor, Bidos, Gurmençon qui abrite encore votre chère tante Hélène qui voit aujourd'hui encore, à ses pieds, avec philosophie, sur le vaste pré qu'elle entretient elle-même toujours avec ardeur et mélancolie, se dresser comme un mirage le visage de Pierre, ce jeune et brillant ingénieur des Mines, son fils, dont elle est inconsolable et, au-dessus du faîte des arbres, dans les nuages qui annoncent la montagne proche, l'image de son mari Victor : deux liens brisés par le destin, mais empreints d'une telle force de souvenirs et d'affection, qu'ils paraissent frappés tous deux d'un signe d'éternité. Il donne au présent l'accolade à l'affection, gardée intacte au-delà des péripéties de la vie, pour sa filleule Marie- Françoise qu'elle entoure aujourd'hui.

Vous redécouvrez vous-même avec joie, de loin en loin, le Béarn, comme une halte paisible ou un retour aux sources, dans vos vagabondages en France et à l'étranger, ou entre Paris et Strasbourg, la campagne béarnaise sereine et attachante qui inscrit dans vos souvenirs de jeunesse des paysages figés dans leur simplicité, la même que, comme vous, le poète aimait à retrouver après les vagabondages sur les mers du monde qu'il traversait inlassablement pour retrouver son Béarn, au retour de l'Uruguay, sa deuxième partie. Mais, sans que la page soit tournée, le Béarn s'éloigne de vous. Vous voilà aux prises avec l'université, la préparation d'une agrégation de philosophie... C'est un signe. Après un brillant succès, voilà la jeune agrégée se tourner vers l'enseignement, dans un apprentissage nouveau, l'exercice de la philosophie.

Fasse le ciel que chacun exerce le métier qu'il connaît, disait Aristophane. Vous l'exercez avec passion, avec fougue. L'enseignement, dont vous avez hérité de l'attachement que lui portait votre mère, a laissé en vous ce sentiment d'exigence qui doit marquer l'éveil au savoir et à la connaissance.

Les principes savent se donner la main et former une chaîne ininterrompue des valeurs, une soif qui garde la même force au travers des âges, de l'école au lycée et plus tard à la faculté. Le lycée vous a ouvert ses portes pour y enseigner tour à tour, au gré des affectations du ministère. Vous voilà à Sainte-Foy-la-Grande, puis à Libourne, jusqu'au lycée de Chartres qui sera votre dernier pèlerinage laïc.

Ce parcours aura répondu à votre attente et vous aura comblée.

Vous eussiez pu faire vôtre cette phrase de Marc Aurèle : « Termine cette étape l'âme satisfaite, telle l'olive arrivée à maturité tomberait

en bénissant la terre qui l'a portée et en rendant grâce à l'arbre qui l'a fait croître. »

Mais non, vous n'en resterez pas à la philosophie de cette action de grâce, car vous aimez certes votre métier, mais le périmètre administratif des lycées vous paraît manquer d'horizon. Vous franchissez avec sérénité et détermination un nouveau pas. De professeur que vous étiez, vous voilà détachée en qualité de stagiaire du cycle préparatoire, puis d'élève de cette école, l'ENA, dont le relief vous subjugué déjà.

Vous avez découvert pour la première fois le fonctionnement de l'État, lors de votre stage à la préfecture de Paris et vous avez côtoyé, ce faisant, celui qui venait d'être élu maire de Paris, Jacques Chirac. L'ENA était née un an à peine avant vous. C'est dire que sa maturation, après l'acte fondateur qui reste un événement politique majeur d'après-guerre, rejoint votre propre maturité. La philosophie n'est-elle pas une réflexion sur les êtres, les valeurs, la nature et les choses qui font qu'existent l'univers, l'homme, la société ?...

La formation que vous avez reçue, l'enseignement que vous avez donné et pourquoi ne pas le dire, l'exceptionnelle qualité intellectuelle aussi d'une jeune Béarnaise qui assume par ailleurs son rôle de jeune mère de famille, lui a fait subir avec succès le concours interne à l'ENA ouvert aux fonctionnaires qui ont travaillé au moins cinq ans dans le service public. Inscrite le dernier jour de la dernière année où la limite d'âge vous autorisait à vous présenter... dernière inscrite... mais une des premières au classement de sortie, dans cette promotion Voltaire... Celle de Ségolène Royal, François Hollande, Michel Sapin, mais aussi celle du préfet André Viau et de son voisin des Hautes-Pyrénées, votre ami le préfet Jean-Claude Bastion.

La voie du Conseil d'État s'était ouverte à vous, d'abord auditeur à la deuxième section du Contentieux, quatre ans après, maître des Requêtes.

«Je voudrais que l'idée inspiratrice d'un philosophe, *disait l'un d'entre eux*, soit parfois capable de descendre des neiges où elle est née et qu'elle vienne, comme une colombe, se poser sur la branche d'un arbre, au milieu des hommes qui peinent. »

N'est-ce pas pour ces derniers que s'allument très tôt les feux de votre conscience ? N'est-ce pas aussi un regard gourmand, que pour les protéger, vous jetez sur les structures de la société et de l'État, en leur ouvrant les portes de l'avenir, dans une organisation équilibrée, cadrée par les institutions de la République qui en resteront l'épicentre et le droit public un de ses gardiens.

1984 marque votre rencontre avec un politique. Le ministre de l'Éducation Nationale cherche une conseillère. Jean-Pierre Chevènement disait : « *L'école, c'est d'abord apprendre* » ; cela vous a plu.

Il vous charge des relations entre le public et le privé, au moment où la guerre faisait rage entre eux. Vous vivez dans vos fonctions nouvelles les rouages d'une politique. Cette vie vous plaît et vous stimule. De plus, vous êtes en phase avec votre ministre. « *Il m'a transmis des valeurs de principe* », avez-vous dit. « *Rencontrer un homme politique qui pense la politique, c'est extraordinaire pour une philosophe.* » Et lui, de reconnaître en vous une femme de concept dont la finesse l'a beaucoup aidé dans des dossiers délicats. En fait, vous lui avez prêté la main pour l'élaboration de la loi du 25 janvier 1985 chargée d'actualiser la loi Debré. Il s'agit de lutter contre les pratiques laxistes : l'aide à apporter aux établissements privés en fonction de leur participation au service public.

Les arrêts du Conseil d'État aidant pour l'application de la loi, le versement des fonds publics aux établissements privés tel qu'il a résulté du régime de contrat ne pose plus guère, dès lors, de problème de principe...

Plus tard, puisque la démission du ministre interrompt vos fonctions à son Cabinet, vous avez pu faire, en 1990, un point exhaustif clarifié et apaisé du financement public des établissements privés auxquels l'administrateur de la Ligue de l'Enseignement que vous étiez,

a apporté la caution rigoureuse de l'assesseur à la section de contentieux que vous étiez devenue, avant d'être désignée en 1996, quelques années plus tard, aux prestigieuses fonctions de conseiller d'État.

Mais, dès 1999, vous retrouvez votre patron qui vous confie, au ministère de l'Intérieur, les questions juridiques, non sans que le garde des Sceaux, ministre de la Justice, vous ait au préalable chargée du droit public et de la réforme constitutionnelle.

Vous voilà rapporteur général du Comité Vedel chargé de réviser la constitution, ce qui devait vous conduire aux fonctions flatteuses de directeur de Cabinet du garde des Sceaux, ministre de la Justice.

Je n'ai pas trouvé trace, dans cette fonction, de la publication d'un ouvrage au service de vos états d'âme personnels, car le respect du devoir de réserve s'impose à vous tout naturellement.

Que n'avez-vous, au gré des ressources infinies de cette grande et belle maison qu'est le Conseil d'État, balayé des secteurs entiers. Votre curiosité toujours en éveil, votre appétit à découvrir de nouveaux domaines, de nouvelles institutions, vous feront, au gré du temps :

- présider la commission du fonds de soutien à l'expression radiophonique de 1991 à 1995;
- siéger au tribunal des Conflits en 1996, puis à la commission des Infractions fiscales ;
- représenter l'État en 1998 au conseil d'administration de France 2.

Que n'avez-vous, au gré de votre plume, enrichi la *Revue Française d'Administration Publique*, d'articles de référence :

« Sur la loi 1905 sur la séparation des églises et de l'État » par des chroniques de l'administration qui rappellent les innovations administratives, abordent le problème de la décentralisation et des collectivités territoriales, des juges administratifs, des dérives de l'Europe, le problème de la laïcité et des libertés publiques, etc.

Mais, consécration suprême, promotion en 2000, votre promotion, promotion de la première femme à diriger l'EN A depuis sa création en 1945, mais aussi d'une première énarque issue du concours interne... N'est-ce pas un signe adressé à tous les agents de l'État et un encouragement à leur donner confiance et à les aider à forcer leur destin ?

Avec vous, dès le départ, les choses sont claires. Nul doute que, dans votre apprentissage au ski à Courette, le slalom n'avait pas votre préférence. Droit devant vous, droit devant eux, vous invitez les étudiants de l'ENA à avoir le sentiment fort de servir l'État. Mais vous voilà dès l'abord appelée à mettre en œuvre la réforme élaborée par votre prédécesseur : modifier les épreuves du concours d'entrée, assurer une diversification sociologique des promotions, des enseignements dispensés, supprimer le classement final et modifier l'accès aux Grands Corps réclamé par des élèves contestataires autant que par des hauts fonctionnaires mis en appétit ou éprouvés par des digestions difficiles de carrière. La direction des études avait déjà été confiée, avant votre arrivée, à une femme issue du Conseil d'État. Le président du conseil d'administration de l'École, Rénaux, Denoix de Saint- Marc, vice-président du Conseil d'État. La boucle sur ce point paraît bien bouclée et la clarté de vos choix est sans équivoque. Le classement restera sinon la meilleure, au moins la moins mauvaise solution.

Vous voulez aussi réconcilier les Français avec les énarques, en même temps que rappeler à ces derniers la vertu du service public. Les énarques peuvent être rassurés : vous clamez haut et fort la tradition d'excellence de l'École, non sans être ouverte à modifier, s'il se peut, l'état d'esprit, en valorisant l'imagination et l'innovation et en proposant des épreuves différentes au concours de sortie, œuvre de persuasion du jury dont vous faites partie depuis plus de dix années, des enseignants et des élèves.

Quant au pantouflage vers le privé qui paraît s'accroître en fonction de l'état du marché du travail et de la disparité des rémunérations, votre vision aussi est nette. Il n'y a pas photo. L'État en charge de l'intérêt général doit avoir des fonctionnaires formés, impartiaux et honnêtes, et vous balayez le spectre d'un pouvoir administratif dominant qui ne tient qu'à la faiblesse du pouvoir politique à s'opposer à l'administration, le travail sur dossier des énarques leur

permettant d'être mis à l'écart du clientélisme et des groupes de pression, comme si ceux-ci existaient !

L'ENA a bien trouvé chaussure à son pied. La surprise de votre désignation a fait passer dans les bancs de l'action une philosophe ouverte aux réflexions.

Platon se demandait comment faire coïncider idéal et réalité ; il avait trouvé la recette : faire gouverner la cité par des philosophes.

« Mais si l'on n'arrive pas, *dit Socrate*, à ce que les philosophes règnent dans la cité ou bien à ce que, ceux qui, jusqu'à présent sont nommés roi ou homme puissant, philosophent d'une manière identique au régime politique que nous avons décrit, force est de donner la fonction suprême au philosophe roi. »

Il aura fallu attendre longtemps pour l'exaucer, la philosophe reine est arrivée... Fallait-il encore compter avec un tempérament, car il fait le reste.

De façon générale, l'homme ne gagne jamais à s'affranchir des attaches primaires. Vos attaches primaires sont pour vous bien béarnaises. « *Il y a un accent de l'esprit comme il y a un accent du langage* », écrivait l'un de nos fondateurs, Léon Bérard, en inaugurant au parc Beaumont l'œuvre de Gabard, une fontaine représentant des enfants jouant sur les ruines d'une cathédrale.

Il y voyait un hymne à la jeunesse et il offrait à l'imagination de tout un siècle l'équitable apothéose de la femme de 30 ans et il ajoutait : « depuis nous avons fait mieux que Balzac, nous savons bien que l'on peut voguer vers la cinquantaine avec l'allégresse de la trentaine nous montrant ce qu'est la jeunesse et la fraîcheur ».

Ne pensait-il pas déjà à vous ? Béarnaise fringante et décidée, aussi heureuse au témoignage de Marine et Hugo, vos enfants, de vos proches, que soucieuse du cercle de votre famille et du cercle de vos amis.

En préfaçant un ouvrage, Pierre Lasserre, cet autre Béarnais, ne voulait pas chercher à comprendre pourquoi il était président de l'Académie de Béarn : « l'honneur de présider de loin en loin et combien paresseusement cette Académie, écrivait-il, doit avoir quelques rapports avec la force et la tendresse de mon sentiment béarnais ».

N'est-ce pas un peu, madame, ces sentiments qui ont inspiré aujourd'hui ce retour aux sources, après que l'eau du Gave ait vivifié dans ses tourbillons vos souvenirs d'enfant, que l'image de la neige ait interpellé vos glissades de jadis.

Que Pau la royale vous ait ouvert son parlement de Navarre où son histoire s'inscrit dans quatre siècles de liberté d'esprit.

Que ce pays de Béarn vous fasse fête aujourd'hui, qu'il vous revoie souvent, dans la joyeuse et sereine fierté qu'il porte à ceux qui, comme vous, en rehaussent ses emblèmes, en rafraîchissent et prolongent sa mémoire, de qui ne cède en rien à l'intérêt général, au

droit de ses citoyens, aux exigences des institutions et de la République.

Naviguez au mieux dans cette prestigieuse ENA où, je le sais, vous garderez le fil de la raison, de vos choix, de vos convictions.

Vous y parviendrez à bon port, j'en suis sûr, sous la haute inspiration du Conseil d'État et l'affectueuse vigilance de ses augures.

Puissiez-vous répondre au message de votre nouveau confrère des vallées, Jean-Jacques Cazaurang, ce véritable ethnographe de nos montagnes qui, après avoir été dans sa grande carrière aux Renseignements Généraux, l'écho des rumeurs et des faits, a aussi exprimé un vœu en intégrant nos rangs :

Lorsque vous revenez à vos sources béarnaises, par un mot qui n'a pas de correspondant direct en français, « *il vous invite à pastoureger* », c'est-à-dire parcourir calmement herbages et sentiers, à l'instar des troupeaux en pacage et à profiter au mieux des bienfaits de la nature. Quelle meilleure pause philosophique peut-elle offrir à celle qui s'active à l'ENA, une philosophe au milieu des technocrates.

Et puis, si l'air des vallées ou le Beth Ceü de Pau vous en laissent le loisir, revenez un instant aussi aux sources de l'esprit.

L'Académie de Béarn attend de vous et vous attend. Elle vous souhaite, madame, aujourd'hui une très cordiale bienvenue. ■

Discours de remerciements de Madame Marie-Françoise Bechtel, nouvelle académicienne

Mesdames, messieurs, chers amis, cher docteur,

Je dois remercier en priorité le docteur Ebrard des compliments véritablement accablants sous lesquels il m'a submergée. Ils me rendront très difficile la remontée d'une pente que son affectueuse indulgence a rendue lourde à gravir.

Je lui suis reconnaissante, à travers la prose vive et précise qui est la sienne, d'avoir rendu compte de ce que j'ai essayé de faire à l'ENA,

ce qui me permettra pour une fois de ne pas parler de cette école. C'est un sujet dont la presse parle beaucoup, pas toujours en bien, le plus souvent d'une manière ambivalente qui appellerait tellement de rectifications que je passerais mes journées à ce travail bien inutile. J'essaie, en général, d'expliquer à mes élèves qu'il faut parfois courber le dos et supporter les critiques qui leur paraissent véritablement injustes.

Je vous remercie donc beaucoup, docteur, d'avoir mentionné ce que j'essaie de faire à l'intérieur de cette école et c'est en effet ce que vous avez dit. J'ai relevé un pari, c'est celui de conjuguer l'excellence et la démocratie. Merci donc de tout cœur de ces propos.

Je dois remercier aussi ceux d'entre vous qui m'ont fait l'amitié ou l'affection d'être présents et, parmi eux, quasiment l'ensemble de ma proche famille dans laquelle je pointe avec regret une absence, celle de mon cousin René, dont la souriante ironie n'aurait pas manqué, à l'issue de cette séance, de déboucher sur quelques écrits de sa plume acérée et toujours bienveillante. Il est, aujourd'hui, très regretté et par moi et par ses autres proches. Je dois enfin remercier l'Académie de Béarn de son accueil. C'est ici que nous entrerons dans quelques difficultés. C'est la première fois, tout d'abord, que je suis intronisée à travers une cérémonie rituelle, heureusement fort sympathique, qui s'inscrit dans ce qu'on peut appeler un mode de reconnaissance sociale. Il m'est toujours un peu difficile d'entrer, sans réticence, dans ces sortes de rites, lorsque du moins ils sont plus officiels que ne le rendent aujourd'hui votre amitié à tous. Je ne me reconnais pas là une valeur particulière, car je ne blâme aucunement ceux d'entre vous qui acceptent et reçoivent des décorations, à commencer par l'un de mes plus proches.

Je n'y ai aucun mérite, car je tiens ce sentiment de mes parents qui, l'un et l'autre, étaient toujours très sceptiques, peut-être ironiques vis-à-vis de tout ce qui était décorations, rites et cérémonies. De sorte que chaque fois que je suis appelée à des formules rituelles, je suis toujours saisie d'une sorte de sentiment d'étrangeté. Peut-être ma fille, qui a choisi la voix de l'ethnologie, sera-t-elle un jour en mesure de m'éclairer sur le caractère plus ou moins universel de ce type de rite et par là de m'indiquer comment l'accepter.

Toujours est-il que j'ai, pour ma part, un peu de mal à me glisser dans ces règles. Mais encore un fois, votre amitié à tous me les rendent plus faciles et c'est d'ailleurs le côté point trop formel de cette Académie qui m'a engagée sur votre proposition, cher docteur, à accepter d'y entrer. Encore que l'on ait parfois l'impression que l'Académie du Béarn se rapprocherait de l'Académie platonicienne... L'autre difficulté que j'éprouve, c'est de dire au fond, puisque c'est là le passage obligé de ma prestation devant vous, en quoi je mérite d'entrer dans cette Académie de Béarn. Or, à beaucoup d'égards, on pourrait dire que je ne suis pas une bonne Béarnaise. La première

raison est rhétorique : c'est qu'il est toujours difficile de parler de ce qui vous est proche et le Béarn, j'y reviendrai à la fin, m'est très proche.

La deuxième difficulté, c'est que je n'ai pas le talent littéraire nécessaire pour rendre compte de ce qu'est fondamentalement le Béarn pour moi. Il faudrait en effet trouver les termes appropriés pour retracer les odeurs, les sensations, les sonorités, tout ce qui a pu, vous l'avez dit, constituer et bercer ma propre enfance. Je n'ai pas le talent et je le regrette beaucoup, de retracer tout ce que cet ensemble impressionniste peut signifier pour la personne que je suis.

Je n'ai pas non plus le talent de dépeindre le pittoresque local, talent qui est celui, comme vous l'avez souligné, de ma tante et marraine, Hélène Sahores, ici présente, qui sait toujours trouver le trait qui dépeint justement une situation géographique, humaine ou sociale.

Je n'ai pas tous ces talents-là.

Le deuxième défaut que j'ai, qui fait de moi une mauvaise Béarnaise, c'est que je ne suis pas une véritable défenseuse de la langue de mon pays, non pas du tout que je ne veuille la défendre, mais je veux dire par là que je n'ai consacré dans ma vie aucune force à le faire. Ce n'est d'ailleurs pas faute d'avoir parcouru la vallée d'Aspe à partir d'Oloron, particulièrement la vallée d'Aspe, puisque vous l'avez souligné, je suis peut-être d'abord de souche oloronaise, je me reconnais d'abord dans Oloron.

Je n'en ai toutefois pas la connaissance diverse presque érudite de certains, parmi lesquels, bien sûr, M. Cazaurang ici présent.

Je n'ai même pas ce statut de l'amateur cultivé et éclairé de la vallée, celui de ma cousine Marie-Berthe Sahores qui, se situant en-dehors des sentiers battus d'un certain militantisme, régional, sait parfaitement exprimer tout le sel de cette langue. Je crois même me souvenir qu'elle a poussé cet attachement jusqu'à être l'auteur d'une page entière, dans un grand quotidien national du soir, qui s'intitulait *Sauver le béarnais*. Il reste à savoir si le béarnais est vraiment à sauver, c'est-à-dire s'il est vraiment en péril, et sur ce point je crois que mon excuse est toute trouvée : si je n'ai pas consacré des forces à la défense de la langue béarnaise, c'est peut-être tout simplement que cette langue n'est pas véritablement en péril. J'avance donc l'excuse en avançant la critique.

Est-ce à dire que tout cet entassement de sensations dont j'ai dit que je n'avais pas le talent littéraire de les décrire et que cette langue, qui est porteuse d'odeurs, de couleurs, de sonorités qui m'échappent pour partie, font que je serais comme celui qui, devenu étranger à son pays, ne viendrait plus y recueillir que des impressions superficielles et par là insuffisamment authentiques ? Je ne le crois tout de même pas et c'est pourquoi je suis parmi vous aujourd'hui. C'est un acte de reconnaissance fort de ma part, une sorte de retour.

Je n'ai jamais toutefois quitté véritablement le Béarn, où je me rends un peu plus souvent que vous ne le dites, toujours en tout cas pour Noël, et toujours pour écouter mes frères, dans notre maison de la vallée d'Ossau, faire usage de leurs cordes vocales à travers nos chants béarnais traditionnels. J'écoute toujours avec beaucoup de plaisir et d'attention ce tour de chant annuel, même si je n'ai pas la capacité d'entrer dans cette chorale familiale.

Le vrai regard étranger, ce n'est pas celui du Béarnais d'origine qui revient parfois dans sa vallée. J'ai un souvenir de ce qu'est le vrai regard étranger, il est très différent du mien. Je me souviens de ces professeurs du Nord qui venaient au lycée d'Oloron. Par Nord, il faut entendre le nord de la Dordogne, nous le savons tous. Affectés au lycée d'Oloron pour des raisons qui étaient très souvent climatiques en raison de l'excellence de l'air et des eaux que vous connaissez tout particulièrement docteur-ces professeurs étaient un peu perturbés par les particularités de notre pays et tout spécialement par l'onomastique béarnaise. Je me rappelle particulièrement ce professeur de gymnastique, une jeune femme, que je revois encore dans le gymnase du lycée d'Oloron, peinant sur le cahier d'appel puisqu'elle essayait de nous appeler, l'un après l'autre (c'était encore l'époque où l'école obéissait à certaines règles et où l'on faisait l'appel des présents). Arrivée au troisième nom, après des Jauréguibéry et autres, elle s'est écriée : « *Mon Dieu, quels noms barbares* » et j'ai encore cette image et même le son de sa voix, en réalité, dans l'oreille. Quel contraste avec ceux des professeurs qui étaient véritablement insérés dans le « local », comme on dit aujourd'hui, et particulièrement un de ceux qui a beaucoup marqué les anciens élèves du lycée d'Oloron, mon frère Michel, mon cousin Pierre, s'en souviennent particulièrement, ils ont le nom sur le bout de la langue, ils savent que je veux parler du célèbre M. Marcouly qui a marqué tant de générations de lycéens d'Oloron. Originaire de Figeac, M. Marcouly-je ne peux même pas dire son prénom, puisque nous disions « Monsieur » et son prénom, je ne m'en souviens pas —, qui avait fait ses études avec Georges Pompidou à Albi, s'était ensuite intégré chez nous, à Oloron, où il avait fait son nid. Il y a passé toute sa carrière et ne manquait pas, contrairement à cette jeune professeur du nord de la Dordogne, de se moquer amicalement des montagnards béarnais.

Il le faisait souvent, mais avec quel intérêt, avec quel goût, avec quelle curiosité ne parcourait-il pas nos vallées à la recherche de voies romaines, pour lesquelles je me souviens que mon père avait tenté de le guider certains jours, utilisant une grande partie de ses loisirs à s'intéresser aussi intelligemment que pouvait le faire un véritable esprit humaniste, féru de latin, à l'histoire locale.

Il vouait une tendresse particulière, je crois que mon frère s'en souvient comme moi, à Labarraque dont il soulignait toujours qu'il

était le véritable inventeur de l'eau de javel, le sait-on suffisamment, une eau qu'on ne trouve heureusement pas dans vos sources, docteur, du moins je l'espère.

Au chapitre de la géographie personnelle, je dois dire, comme il résulte de la présentation que vous avez bien voulu faire de ma personne, que je suis le fruit d'un partage quasi équitable entre ces deux grandes vallées que sont celle d'Ossau et celle d'Aspe, puisque je suis née à Nay (plutôt tournée vers la vallée d'Ossau) et que j'ai été élevée à Oloron (vallée d'Aspe), dans une école et un lycée auxquels je dois, comme vous l'avez souligné, d'être aujourd'hui, ce que je suis très loin d'oublier.

Je me suis donc trouvée très tôt en équilibre entre les deux, de sorte que cet équilibre me donne une sorte d'obligation de retenue pour dire quelle est celle de ces deux vallées que je préfère véritablement. Mais je vous rassure, ce n'est pas une simple question de courtoisie, il ne s'agit pas de ménager les susceptibilités locales, car véritablement je les aime autant l'une que l'autre.

Tout cela pour ne rien dire de la ville de Pau, métropole incontournable que nous avons tous beaucoup fréquentée en tant qu'Oloronais-principalement sa gare, il faut bien le dire, lieu de passage obligé -, ville dont les Oloronais n'ont pas tout à fait oublié, monsieur le maire, qu'elle fut historiquement en rivalité avec leur propre cité oloronaise. Mais je crois aujourd'hui que ces dissensions, ces rivalités ont pu s'estomper. Toujours est-il que la belle cité de Pau reste bien incontournable : la preuve, nous y sommes tous aujourd'hui.

Pour finir de dire en quoi je suis, si ce n'est une bonne Béarnaise du moins une Béarnaise attachée à son pays, je voudrais souligner une qualité particulière du Béarn dont je peux parler un peu plus facilement que tout ce qui précédait. Il s'agit de quelques valeurs qui sont particulièrement significatives, à mes yeux du moins, de ce qu'est le pays.

Comment pourrais-je ne pas dire ici que, compte tenu de mon parcours et de mon équation personnelle, je suis particulièrement sensible à ce que je pourrais appeler, monsieur le préfet, un certain jacobisme béarnais. L'expression peut paraître excessive, je pense d'ailleurs qu'elle choquera certains d'entre vous compte tenu de la vocation de l'Académie. Je veux simplement dire par là que le Béarnais, différent en cela de certains de ses proches voisins, ne se complaît pas dans une différence qui mènerait par la route bien connue de la facilité intellectuelle et idéologique, à l'exclusion identitaire. Non, le localisme béarnais - expression que je préfère pour ma part à celle de régionalisme qui est chargée d'autres connotations -, à mes yeux, et c'est en cela que je me reconnais en lui, n'a rien de sectaire. Au-delà des propos un peu vifs qui marquent parfois quelques échanges de ballon ovale, le Béarnais ne se

complaît pas dans une pseudo-histoire qui lui ferait tourner le dos à la nation dont il est partie prenante. Faut-il en remercier le souvenir de ce roi qui a donné la France à la Navarre et non pas la Navarre à la France, comme nous le savons tous du reste ici ? Je ne sais.

J'adapterai en tout cas bien volontiers pour ma part à ce pays la phrase de Jaurès : « *Un peu de patriotisme local éloigne de la France, beaucoup y ramène.* »

Toujours est-il que grâce à ce patriotisme local, nous avons ici en Béarn un lieu où se noue un lien paisible avec l'État et avec notre nation républicaine faite de citoyens. C'est un grand mérite et c'est un grand atout.

C'est un grand mérite parce qu'on peut avoir le sentiment, à vrai dire, que de temps en temps dans l'histoire, l'État national a un peu délaissé le Béarn, oubliant en particulier l'impératif de développement économique qu'il a appliqué à d'autres régions. Les Béarnais n'en ont pas voulu au pouvoir central et ils y ont eu, à mon avis, dans le passé, quelques mérites. Mais tout ceci est aussi un atout, car le cadre national est aujourd'hui sans doute, plus que jamais, c'est au moins mon sentiment, ce qui garantit la paix locale. C'est ce qui garantit que le Béarnais, à l'instar du Lozérien, du Bourguignon, du Flamand ou du Belfortain, est un citoyen et comme tel est doté de droits, à commencer par celui de n'être pas enchaîné à ses montagnes et d'aimer sa montagne d'autant plus que l'ayant éventuellement quittée, il y revient fréquemment.

C'est une belle leçon, je crois, pour certains de nos voisins proches et moins proches et c'est par là que je voudrais conclure.

Merci de faire une fois la preuve, en m'accueillant, que le Béarn est aussi composé de ceux et celles qui l'ont quitté sans que pour autant leur cœur s'en soit vraiment séparé.